Apertura-Arcanes

22 janvier 2025

Jean-Louis Doucet-Carriere

Malaise dans la filiation : de l'ordre symbolique à la horde déchaînée

De juin 1912, date à laquelle il termine sa rédaction de *Totem et Tabou*, jusqu'en 1929 où parut son *Malaise dans la culture*, Freud a cheminé dans le sens d'une critique de plus en plus précise du rapport du vivant humain avec le monde, avec ses semblables et avec lui-même.

Les trois causes de la souffrance de l'Homme rappelées dans l'argument de cette journée posent avec précision cette critique. Dans son article sur la « Horde primitive » du *Dictionnaire de la Psychanalyse* (Larousse, 2009), Roland Chemama nous rappelle que Freud a beaucoup travaillé sur *Totem et Tabou*, que cet ouvrage lui avait donné beaucoup de mal mais que *in fine*, il considérait ce livre comme le plus réussi de ses ouvrages avec son *Interprétation des rêves*.

La relecture de cet ouvrage m'a montré combien toute sa construction, son argumentation contenaient en gésine l'hypothèse théorique, tellement novatrice et audacieuse, que Freud énonce dans la deuxième moitié du dernier chapitre sur « Le retour infantile du totémisme » avec le mythe de la horde primitive.

Il faut rapidement rappeler que s'appuyant sur les écrits de Darwin et de Robertson Smith, Freud avance qu'aux origines de l'humanité, les hommes vivaient en petites hordes dominées par un père tout-puissant qui jouissait de toutes les femmes. Un jour les fils se sont révoltés, ont tué ce père et l'ont mangé au cours d'une grande fête. Mais ce père tellement détesté, haï, était aussi aimé et admiré et, du fait de l'immense culpabilité éprouvée, la mémoire de ce père va être maintenue et honorée sous la forme du totem.

Dans son article « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien¹ » Lacan reprend dans l'article de Freud « Formulations sur les deux principes de l'évènement psychique » le rêve du père mort, où le rêveur avance de ce père qu'« Il ne savait pas qu'il était mort ». Freud y rajoute « selon son vœu » à lui le fils. Le mythe du père de la horde primitive me semble venir comme origine de l'écho qu'en serait cette formule : « Il ne savait pas qu'il était mort. » Je dirais que le Totem permet au père de ne pas savoir qu'il est mort selon les vœux des fils et permet

¹ J. Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, pp 802-803

à ceux-ci d'ex-sister en perpétuant cette faute tragique. Lacan² a, à ce propos, cette phrase très importante : « ... nous avons déjà pris prétexte à illustrer la relation du sujet au signifiant par une énonciation dont l'être tremble de la vacillation qui lui revient de son propre énoncé (803). » Le totem permet de supporter cette vacillation, il permet aux fils de se main-tenir debout. Le meurtre d'un père « qui ne doit pas savoir qu'il est mort » permet de lier la pulsion de mort à la pulsion de vie. Nous y reviendrons.

Le Larousse nous donne plusieurs définitions du mot horde. En plus de la définition historique rappelée dans notre argument, la horde peut être : « *Un groupe de personnes causant des dommages par sa violence* » ou bien une « *troupe nombreuse et indisciplinée* » On voit qu'elles sont toutes articulées aux concepts de violence et de désordre, violence et désordre, que l'on peut retrouver dans une formule comme celle de « horde de loups affamés ». Comment ne pas faire le lien avec l'avertissement de Freud³ : « Homo homini lupus, l'homme est un loup pour l'homme, qui aurait le courage, en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire, de s'inscrire en faux contre cet adage ? » (1929)

Ces trois acceptions se rejoignent donc, à contre-courant d'une vision irénique du vivant humain.

Si la violence et le désordre sont caractéristiques de la horde, dans la horde primitive évoquée par Freud, le père tout-puissant, un père réel pourrait-on dire avec Lacan, limitait, contenait, malgré tout cette violence et ce désordre. Ce qui est fécond et ce qui doit nous interroger sur le fonctionnement actuel de nos sociétés dites avancées, c'est que le meurtre et l'incorporation, au sens premier de ce terme, du père dans le mythe de *Totem et Tabou*, n'entraîne pas chez les fils, une propension à retrouver la toute-puissance de ce père, mais plutôt, si on peut le dire ainsi, à exsister en tant que frères soumis aux mêmes lois. Le meurtre du père est une limitation libératrice de sa jouissance, et sa survie dans la mémoire des fils permet à ceux-ci d'accéder au désir.

Solange Faladé⁴ précise : « Vous savez qu'après avoir tué le père (...) les fils décident de le représenter, c'est le Totem. Et, à partir de ce moment-là, ces fils deviennent sujets. Ils acceptent la loi du père, forment une société avec un lien nouveau, travaillent et produisent des objets de jouissance pour le père, reportez-vous à *Totem et tabou* ».

Alors, quelles sont donc ces lois qui permettent aux frères de la horde de continuer à vivre ensemble et de devenir des sujets ?

² *Ibid.* p. 803.

³ S. Freud (1929), *Malaise dans la civilisation*, Puf, 1971, p. 65.

⁴ S. Falade, *Le moi et la question du sujet*, Economica Anthropos, 2008, p.97.

J'avancerais que ce sont les lois de la parole et du langage, lois de la parole et du langage qui sont un héritage de ce père tout-puissant, je dirais même, un héritage du meurtre de ce père tout-puissant, mais héritage qui, pour le dire avec le poète René Char, n'est précédé d'aucun testament. Pourquoi rappeler cela ?

Il nous faut expliquer comment, dans la logique du signifiant, les fils deviennent sujets après le meurtre du père. Solange Faladé précise : « Le S1 (c'est-à-dire le signifiant-maître), le père mort, le père tué par ses fils, permet que les fils deviennent sujets et puissent être représentés par un autre signifiant ». Rajoutons soit un S2 dans la mesure où nous suivons Lacan pour qui « un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant⁵ ». Ce signifiant S2, si l'on suit au plus près la théorie et le texte de Freud, ce ne peut être que le *Vorstellungsrepräsentanz*, le représentant de la représentation selon la traduction que retient Lacan, et ici ce S2 c'est le totem. Les fils de la horde primitive sont devenus des sujets du désir inconscient en obéissant aux lois de la parole et du langage, c'est-à-dire aux lois imposées par la logique du signifiant. Le sujet-fils, si vous me permettez cette expression, est représenté par le S1 (le père-mort) pour le S2 (le représentant de la représentation) soit le totem.

Si j'ai rappelé le mot de René Char, c'est parce que cet héritage de la logique signifiante, il faut que le sujet se l'approprie, il n'est légué par aucun testament. Freud cite cette phrase de Goethe : « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder. » C'est parce que les fils du mythe de *Totem et tabou* ont ressenti une grande culpabilité après le meurtre du père de la horde, qu'ils ont pris conscience de leur faute tragique et qu'ils n'ont pas cherché à reproduire, à retrouver la jouissance sans limite qui était celle de ce père, ce père objet de leur hainamoration.

C'est une différence majeure qui apparaît ici entre le mythe d'œdipe et celui de la horde primitive. Le mythe d'œdipe institue une organisation par la Loi alors que le mythe de la horde primitive instaure une perte de jouissance obligatoire pour accéder à la position de sujet.

Cela nous conduit tout naturellement à considérer que cette logique du signifiant, que je viens d'évoquer, s'inscrit et se traduit dans ce que Lacan a défini comme étant un discours. Précisons avec R. Chémama⁶ que ce que Lacan définit comme discours, ne se définit pas comme un ensemble de paroles, il peut même y avoir selon Lacan : « Un discours sans parole ». Un discours se définit d'un certain type de rapport entre la batterie des signifiants, le sujet qui surgit entre les maillons de la chaîne signifiante et la perte de jouissance qui en résulte. On peut représenter cela comme suit :

S1 => S2 pour la chaîne signifiante, § pour le sujet en tant qu'il est divisé par le langage et a pour la perte de jouissance produite par le discours que Lacan appelle plus-de-jourir.

⁵ *Ibid*,

⁶ *Lacanian* (sous la direction de Moustapha Safouan), les séminaires de Jacques Lacan, Tome 2, 1964-1979, p. 204.

Je ne rentre pas dans le détail des quatre discours qu'il a conceptualisés mais je rappelle qu'il nous enseigne qu'il y a le discours du Maître, le discours de l'Universitaire, le discours de l'Hystérique et le discours du Psychanalyste. Ces discours se définissant de leurs rapports à quatre termes qui sont :

l'agent du discours,
l'autre du discours,
la production
et la vérité du discours.

Ces quatre discours ne sont pas exclusifs et chaque sujet passe de l'un à l'autre en permanence avec une prédominance de l'un des quatre.

Dans son séminaire *..ou pire*, Lacan affirme : « Nous sommes frères de notre patient en tant que comme lui, nous sommes les fils du discours⁷. » Nous sommes les fils du discours comme les frères de la horde primitive deviennent fils du discours du maître qu'ils ont tué.

Ce qu'il paraît capital de noter toutefois, c'est que dans le mythe freudien, il y a un signifiant-maître qui est incarné dans la figure du père de la horde. C'est, peut-être, à partir de cela que l'on peut aborder les malaises qui affectent notre civilisation.

En 1972, dans une conférence à Milan, Lacan propose de rajouter un cinquième discours aux quatre cités il y a un instant. Il le nomme le discours du capitaliste.

Pour dire vite, si, avec le discours du maître, ce qui est produit c'est, pour se référer à la plus-value théorisée par Marx, un plus-de-jouir, dans le discours du capitaliste, le discours n'est plus limité dans l'accession à l'objet, c'est désormais l'objet qui commande le sujet dans un mouvement perpétuel. Autrement dit, de façon laconique, dans le discours du capitaliste, cela n'est plus l'objet en tant que perdu qui cause le sujet divisé, c'est l'objet produit qui se présente pour le combler. Le consumérisme laisse accroire au sujet que l'objet de son désir se résume à l'objet de consommation. Comme le sujet se rend vite compte, que, pour le dire trivialement, cela ne colle pas, il est aspiré dans une consommation sans fin. Les fameux crédits revolving et tous les crédits à la consommation qui ruinent encore tant de personnes précaires, en sont de dramatiques témoins. Mais ce qui est peut-être le plus insidieux dans le discours capitaliste, c'est que le signifiant-maître ne s'incarne plus dans une figure précise, comme c'était le cas dans la horde primitive, c'est le capitalisme lui-même dans sa dimension de dérégulation qui vient à la place du signifiant-maître. Ceci a pour conséquence que le sujet du discours du capitaliste peut avoir l'illusion que pour lui n'existent « ni Dieu, ni Maître ». C'est le père de la horde primitive qui ressuscite. Père de la horde qui n'est le fils de personne !

⁷ J. Lacan, *Le Séminaire Livre XIX, "... ou pire"*, séance du 21 juin 1972, Seuil, 2011.

C'est la logique du profit qui, désormais, agence le lien social.

Il faut souligner en effet que ce qui fait société, ce qui fait civilisation, ce qui fait lien entre les animaux parlants, c'est un certain rapport à la fonction de la parole dans le champ du langage, rapport que les quatre discours viennent formaliser.

Je crois que cela rejoint ce qu'avance Lacan :

« ce qui distingue le discours du capitalisme est ceci – la *Verwerfung*, le rejet en dehors, de tous les champs du symbolique, avec les conséquences que j'ai déjà dites, le rejet de quoi ? De la castration. Tout ordre, tout discours qui s'apparente au capitalisme laisse de côté ce que nous appelons simplement les choses de l'amour –...– vous voyez ça, hein, c'est pas rien⁸. »

On ne peut être plus clair.

Ce glissement du discours du maître vers le discours du capitaliste renforce dans notre civilisation, la diffusion d'un nouveau type de lien social, ce que l'on appelle le discours-courant, sur lequel Lacan créera le néologisme de discours-courant, pour désigner ce type de discours qui n'a rien à faire de son agent, qui se situe dans une dimension purement imaginaire, qui se répète sans questionnement, et qui n'implique absolument pas le sujet. Ce type de discours a toujours existé, mais il était, du moins je le crois, tempéré par la prééminence du discours du Maître et les croyances religieuses notamment. Le discours-courant, c'est le discours de la méconnaissance du sujet du désir, de l'ignorance totale de l'inconscient, c'est un discours moïque qui ne veut rien savoir de la division subjective. Il ne véhicule plus des signifiants mais s'appuie sur la transmission de signes qui chacun renvoie à un seul objet.

Nous connaissons un autre discours qui repose sur le signe et ignore, car c'est consubstantiel à son éthique, la subjectivité, c'est le discours de la science.

C'est un truisme que de rappeler les stupéfiantes avancées scientifiques des dernières décennies.

En médecine, déjà, depuis Claude Bernard et l'avènement de la médecine expérimentale, c'est grâce à l'objectalisation du corps humain que la médecine est rentrée dans sa phase scientifique. Les progrès magiques de la science et leurs applications aux technosciences ont permis des modifications inespérées de l'évolution d'un très grand nombre de pathologies. Je prends l'exemple de la médecine car c'est le domaine dans lequel j'ai un recul important et quelques modestes compétences. Cette évolution scientifique de la médecine, en objectalisant le corps de l'animal symbolique, a eu pour effet de réduire le parlêtre à une dimension cybernétique. Le philosophe-médecin Georges Canguilhem résumait cela dans une formule lumineuse : « On comprend que la médecine ait besoin

⁸ J. Lacan, *Je parle aux murs*, Seuil, 2011, p.96.

d'une pathologie objective, mais une science qui fait évanouir son objet, n'est pas objective⁹. » L'objet de la médecine, c'est cet animal singulier qui se distingue dans le règne animal par sa capacité à parler, à symboliser le réel. L'objet de la médecine c'est aussi cet être qui, du fait de son aptitude au langage, se distingue par une économie psychique qui n'est pas instinctuelle mais pulsionnelle au sens où le corps est d'emblée pris dans le langage. Cette dimension pulsionnelle est propre à chaque sujet, chaque parlêtre édifie d'une manière singulière un *modus vivendi* avec son économie pulsionnelle. Cela implique que la jouissance, qui est un affect et donc quelque chose qui touche au corps, ne peut être objectivée puisqu'elle n'est pas reproductible d'un sujet à l'autre. Le monde de la science est le monde de l'objectivité, la médecine relève du domaine de l'objectalité du corps, cela implique une logique du signe au sens de Pierce et n'est pas compatible avec la logique du signifiant qui renvoie toujours par sa fonction-même à un mémorial de jouissance. Jouissance dont ne peut que parler sans jamais pouvoir rien en dire.

Un des malaises de nos civilisations réside, je crois, de façon tout à fait paradoxale, dans les réussites exceptionnelles dont peut se prévaloir de manière tout à fait légitime la médecine moderne.

En faisant sans cesse reculer les limites de la vie, le progrès médical peut donner l'illusion d'un accès à l'immortalité.

Je rappelle cette phrase de Paul Valéry : « Le monde qui baptise du nom de progrès sa tendance à une précision fatale, cherche à unir les bienfaits de la vie aux avantages de la mort¹⁰. » Beaucoup de choses sont dites là en peu de mots ! La formule « une précision fatale » me paraît d'une pertinence rare et préfigure de façon fulgurante le hiatus qu'évoquera Lacan entre le savoir et la vérité, entre l'exactitude d'une connaissance et la dimension de la vérité subjective. Cette précision, Valéry nous le met sous les yeux, est une façon de dénier le réel de la mort. C'est une tentative de se soustraire au réel de la castration.

Cela nous ramène des siècles en arrière, plus précisément au XVI^e siècle lorsque Rabelais met sous la plume de Gargantua dans une lettre à son fils Pantagruel cette phrase : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Le mot science est ici employée dans le sens de connaissance et le mot conscience dans le sens d'une réflexivité du sujet sur lui-même, marque d'une sagesse qu'on pourrait imaginer en disant : « Sachez ce que vous savez ». Si ces deux qualités (science et conscience) sont séparées c'est la ruine de l'âme humaine qui pointe à l'horizon. Or cette âme humaine, elle ne peut être détachée du langage, Pascal Quignard le dit de façon magnifique : « L'âme humaine est enfermée dans le langage comme le dos de l'oiseau dans ses ailes¹¹ ». Promouvoir une science sans conscience c'est rendre une civilisation orpheline du langage. Rabelais est sûrement un des premiers

⁹ G, Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Puf, 1943/1994, p. 49.

¹⁰ P. Valéry, « La crise de l'esprit », dans O.C. I, La pléiade, nrf, p. 994.

¹¹ *Pascal Quignard le solitaire*, Rencontre avec Chantal Lapeyre-Desmaison, Paris Les Flohic Editeurs, 2001.

septiques modernes. Il se défend de ceux qui ne reconnaissent aucune peur ni aucune limite. Rabelais est un penseur de la finitude, de l'humilité du vivant humain ; oserais-je avancé qu'il a déjà, avec les mots de l'époque, conceptualisé la castration symbolique ? En tout cas il a perçu avec une acuité sans égale la place de la parole et du langage dans l'économie psychique et cela à une époque où le discours du maître était tout-puissant. Ce qui a d'ailleurs failli lui coûter la vie... Rabelais avait une passion pour le langage et son travail sur l'agencement et le jeu avec les lettres relève d'un humour et d'une intuition fulgurants sur le pouvoir des mots, des lettres et de leur agencement. Il n'est que de rappeler que le narrateur de son ouvrage est maître *Alcofibras Nasier* qui n'est que l'anagramme de François Rabelais, de même que Gargantua n'est que la traduction phonématique de « Que grand tu as ! » le gosier.

J'avancerais que Rabelais dévoile là les lois du langage liées à l'agencement symbolique des mots et des lettres toujours articulées à leur empreinte sonore.

Déjà, chez Rabelais, il y a une intuition de ce que Lacan théoriserait des siècles plus tard dans son texte « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud ». Avec la découverte de l'inconscient freudien dont Lacan précisera qu'il est structuré comme un langage, la notion de raison perd tout appui sur une vérité toute et intangible.

Pour revenir plus directement à notre argument d'aujourd'hui, ces quelques réflexions sur la science nous montre que, si celle-ci récuse la dimension signifiante du langage en réduisant celui-ci à un transmetteur de signes, c'est toute la dimension de l'âme humaine qui est en danger, disons même avec Lacan que c'est, comme dans le discours du capitaliste, la dimension de l'*amour* qui est évincée.

Et pourtant, nous avons bien besoin, nous avons bien des besoins qui ne peuvent s'appuyer que sur des connaissances précises, exactes. Pour le dire autrement, si le discours de l'Universitaire a toute sa place, cette place ne peut se concevoir que si ce discours alterne sans cesse avec les trois autres.

J'avancerais que ce mouvement, cette succession des quatre discours dépend de manière très étroite de la définition et de la place que l'on donne *de* et à l'autre du discours.

Si « l'inconscient c'est le discours de l'Autre » comme l'avance Lacan, cela implique que les signifiants, nous allons les chercher chez l'Autre. C'est un truisme pour les analystes lacaniens que de rappeler que l'Autre c'est le lieu du trésor des signifiants et que cet Autre n'existe pas même s'il peut être représenté sous le visage des instances tutélaires qui présentent le monde à l'*infans*, la mère notamment ou ses substituts. Nous puisons nos signifiants au lieu de l'Autre pour aller vers l'autre. Mais au lieu de l'Autre, il y a toujours un espace vide ! C'est grâce à cet espace vide de signifiant chez l'Autre que nous pouvons un jour parler en notre propre nom. C'est donc toujours à partir d'un

point d'ignorance, à partir d'un espace vide, que nous pouvons emprunter un des quatre discours et rentrer en lien avec nos semblables.

Mais la science, elle, ne peut – et elle a raison de le faire – ne peut se satisfaire de cette vacance au lieu de l'Autre, l'exactitude scientifique se doit de combler en permanence les failles du savoir et elle ne peut le faire qu'en se soustrayant à la logique du signifiant pour adopter la logique du signe. C'est en ce sens que l'on peut entendre la phrase de Heidegger : « La science ne pense pas », et on pourrait ajouter, elle ne le doit pas, mais pour autant, les scientifiques, eux, parlent et pensent, et ce discours de la science, dont on voit bien qu'il ne la résume pas, inonde notre environnement et vient, de manière insidieuse, infiltrer tous nos processus de pensées, toute notre façon de penser le monde. La science a besoin de preuves, dans la logique du signifiant ce sont les traces qui ont toute leur efficacité, pour paraphraser René Char.

Pour autant, même la science peut être confrontée à un épuisement des preuves, la gravité quantique notamment, par l'indéterminisme qui lui est consubstantiel, vient faire point de butée sur les intuitions, souvent géniales, des scientifiques dont elle a hérité.

On voit bien que pour la science, le lieu de l'Autre, en tant qu'il peut être trompeur, ou tout du moins faillible, ne peut être pris en compte ; pour autant, les scientifiques qui tiennent un discours ne peuvent s'y soustraire justement parce qu'ils utilisent la fonction de la parole dans le champ du langage.

J'avancerais qu'en se dissimulant derrière le discours scientifique, le discours du Maître et le discours de l'Universitaire annulent progressivement le discours de l'Autre pour y substituer le discours du capitaliste tel que défini plus haut, dont le produit dérivé le plus présent est le disquourcourant.

Je viens d'insister sur les discours du maître, de l'universitaire, du capitaliste mais alors, qu'en est-il du discours de l'hystérique et de celui de l'analyste ?

On sait que le terme d'hystérie est désormais banni des nomenclatures psychiatriques.

Les différents DSM ont assassiné Socrate une deuxième fois !

Le discours de Socrate, par sa *maïeutique*, est en effet, l'exemple parfait du discours hystérique, il met à la question en permanence la *doxa* véhiculée par ses pairs, non point pour la remplacer, mais uniquement pour en montrer les failles, ce qui relance indéfiniment la fécondité des questionnements et met à mal les réponses qui voudraient les combler. Socrate sollicite le savoir du maître pour lui en montrer la vanité.

Pour revenir de façon plus directe à ce qui nous occupe aujourd'hui, il me semble que nous avons essayé d'approcher comment ces deux souffrances que sont la caducité du corps et le rapport

à nos semblables, sont désormais prises dans de nouveaux discours qui souhaitent ignorer toute division du sujet par le langage.

Comment peut-on envisager la souffrance liée à la nature qui, selon Freud, peut être bonne ou mauvaise. Si la science pensait, elle nous dirait sûrement : « La nature n'est ni bonne ni mauvaise, elle est. » Mais c'est évidemment notre vision anthropomorphique qui nous fait lui accorder ces qualités. La planète ne nous intéresse que parce que nous y vivons dessus. Pardonnez-moi ces lapalissades !

Mais c'est là que nous rejoignons sûrement la problématique des discours, longuement évoquée. En se fondant dans le discours du capitaliste, en s'attachant à ignorer le discours de l'hystérique, les discours du maître et de l'universitaire se sont trouvés totalement désarmés pour empêcher le tourbillon fou généré par la course au profit.

Le grand Autre n'est plus un lieu dont l'incomplétude nous permet d'exister, mais une théorie sans faille et infaillible qui nous impose en permanence d'en assurer la validation.

Cette théorie-là nous rappelle que théorie et théologie ont une part étymologique commune ce qui nous permet de penser que ce que le discours capitaliste promet, c'est une théocratie économique qui ne fonctionne que grâce aux critères qu'elle se donne à elle-même.

Nous voilà revenu à une société assimilable à une immense horde mais qui, à la différence de la horde primitive du mythe de *Totem et Tabou*, n'a plus de père tout-puissant à éliminer, père qui, je le rappelle, avait une place privilégiée qui organisait la horde. Désormais, ce qui fait tenir la horde, c'est le bénéfice matériel que chacun de ses individus peut retirer de son commerce avec les autres. Le père de la horde ne peut plus être tué puisqu'il s'est mêlé aux fils, il fait partie de la horde. C'est paradoxalement une faillite mais une faillite du symbolique, et pour reprendre la citation de Lacan amenée plus haut une *Verwerfung*, un rejet en dehors, de la castration, un rejet des choses de l'amour.

Freud nous a depuis longtemps averti que l'amour n'est pas premier, la haine était là avant l'amour nous assure-t-il.

Ce qu'il y a d'effrayant dans cette nouvelle organisation de la horde mondiale, c'est qu'en privilégiant la jouissance sur le désir – désir dont il faut rappeler qu'il n'existe que par le manque – elle s'oppose à l'amour car là nous suivons Lacan pour qui l'amour survient quand la jouissance condescend au désir.

Le domaine de la jouissance laisse le champ libre à l'éclosion de la haine. Une haine *hordinaire*.

Dans son ouvrage publié en 1982, *Critique de la raison politique*, le philosophe Régis Debray, s'appuyant sur le théorème de Godel avance : « Il n'y a pas de système organisé sans clôture et aucun système ne peut se clore à l'aide des seuls éléments intérieurs au système¹². »

Certes des clôtures, le monde n'en manque pas et elles sont attaquées/défendues en permanence. Mais ce que je retiens dans ce que Debray appelle *un axiome d'incomplétude* c'est que le nouvel ordre économique mondial ne s'autorise que des seuls éléments qui lui sont intérieurs.

L'explosion des conflits, la croissance exponentielle des violences dans les cités, tous les replis identitaires, idéologiques, me paraissent, au moins en partie, liés à ce retour de la horde au niveau planétaire.

L'explosion d'espérance que l'idée européenne a fait surgir, et ici à Strasbourg plus qu'ailleurs sûrement, semble s'étouffer désormais sous le poids des contraintes économiques qu'elle impose. Le symbole de paix, de tolérance qu'elle doit porter semble peu à peu s'agenouiller devant la jouissance économique et financière qu'elle peut procurer. Mais après tout le père de l'Europe, Jean Monnet, était un banquier...

« Il y a un autre monde mais il est dans celui-ci » nous rappelle Paul Éluard.

Plus que jamais, il nous faut le retrouver.

La psychanalyse qui traque le réel dans la chaîne signifiante nous aide à le rechercher.

J'ai parlé de la démonétisation du discours de l'hystérique, elle me paraît consubstantielle à celle du discours du psychanalyste. Non seulement parce que c'est le paradigme de l'hystérie qui est le *fons et origo* de la psychanalyse, mais encore parce que – en posant l'objet perdu comme agent de son discours, c'est-à-dire un défaut de jouissance – elle autorise le sujet à produire de nouveaux signifiants et par là, *interroge comme du savoir ce qu'il en est de la vérité* (Lacan). Si l'inconscient est le discours de l'Autre, il est un savoir insu, et c'est parce que cet insu est propre à chaque sujet qu'il est porteur d'une vérité pas-toute. Et je rajouterais que c'est en cela même que la vérité tient au réel. L'inconscient freudien est « un savoir qui ne comporte pas la moindre connaissance¹³ ». Ce savoir, exclusif de toute connaissance, met en défaut ce que nos civilisations définissent comme la raison. La raison depuis Freud repose sur l'ignorance d'un savoir engendré par la résonance du réel en chacun. Rabelais en avait l'intuition, je l'ai proposé il y a un instant.

Le discours de l'Universitaire repose sur l'agent d'un *tout-savoir*, dans le sens où *tout serait savoir*, le discours du maître sur celui d'un *tout-savoir* dans le sens d'un *savoir tout*.

¹² R. Debray, *Critique de la raison politique*, Gallimard, 1982, p. 256,

¹³ *Ibid.* note n°2.

Je dirais dès lors que c'est dans cette dialectique entre savoir et vérité que se jouent et que se trament les malaises dans la civilisation.

La jouissance des objets que nous propose le discours capitaliste, comme la jouissance de toutes les femmes par le père de la horde, dirige nos sociétés vers un repli identitaire qui sclérose les rapports entre les individus. La nature, pour reprendre le mot de Freud, est sommée de se soumettre à une économie qui ne se reconnaît ni dieu ni maître, et, enfin en se dégradant trop souvent en scientisme, la science prétend répondre à la vérité que questionne le *pourquoi*, alors-même que le génie qui lui permet de nous expliquer le *comment* nous montre chaque jour sa prodigieuse fécondité.

Entre le pourquoi et le comment, entre la quête de vérité et le savoir, il y a la castration symbolique sans laquelle il n'y a pas de sujet du désir.

Si cet espace symbolique, si la distance entre le pourquoi et le comment sont supprimés, les mots ne peuvent plus assurer le meurtre de la chose, c'est tout le pouvoir pacifiant du signifiant qui est forclos. Plus que jamais il faut avoir en mémoire la phrase de Pierre Legendre : « Partout on le constate au cours de l'histoire ensanglantée : là où les hommes ne supportent plus la parole, réapparaît le massacre¹⁴. » En se déliant de la parole, la société délire également la pulsion de vie de la pulsion de mort et celle-ci a libre cours pour se déchaîner.

Plus que jamais, le discours du psychanalyste apparaît comme un des recours, avec l'art, la littérature, la poésie, pour lutter contre la violence liée au déni ou à la forclusion du réel de la castration, contre cette violence que notre division par le langage nous permet de contenir.

Mozart disait qu'il cherchait à écrire des notes qui s'aiment.

Nous avons le devoir de l'imiter en harmonisant sans cesse les trois dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Nous ne pouvons les séparer qu'au risque de la résurgence d'une haine *hordinaire*.

Jean-Louis Doucet-Carriere

¹⁴ LEGENDRE, P., "La fabrique de l'homme occidental", 2003, p.14, arte éditions, Mille et une nuits